

Zeitschrift: Korrespondenzblatt des Bernischen Lehrervereins = Bulletin de la Société des instituteurs bernois

Herausgeber: Bernischer Lehrerverein

Band: 12 (1910-1911)

Heft: 4

Artikel: Eine neue Taktik = Une nouvelle tactique

Autor: E. T.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-241675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



KORRESPONDENZBLATT DES BERNISCHEN LEHRERVEREINS BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS BERNOIS

15. Oktober • 15 octobre

N° 4

12. Jahrgang • 12^e année

Ständiges Sekretariat: Bern, Altenbergrain 16, Telephon 3416
Postcheckkonto III, 107

Das «Korrespondenzblatt» (obligatorisches und unentgeltliches Organ des B. L. V. und des B. M. V.) erscheint in der Regel um die Mitte des Monats. Mitteilungen für die Konferenzchronik bis am 14. jeden Monats, längere Einsendungen bis am 13. an das Sekretariat.

Secrétariat permanent: Berne, 16, Altenbergrain, Téléphone 3416
Compte de chèques III, 107

Le «Bulletin» (organe obligatoire et gratuit du B. L. V. et du B. M. V.) paraît, en règle générale, vers le milieu du mois. Les communications des sections sont reçues par le secrétaire permanent jusqu'au 14, les autres publications jusqu'au 13 de chaque mois.

Inhalt: B. L. V.: Eine neue Taktik. — Wir wollen unser Recht. — Disziplinar- und Haftpflichtfragen. — Besoldungsbewegung der Mittellehrer. — B. M. V.: Besoldungsbewegung. — Versicherungsfrage. — Hauptversammlung. — Mitteilungen. — Demission des Schriftführers. — Protest.

Sommaire: B. L. V.: Une nouvelle tactique. — Questions de discipline et de responsabilité. — Traitement des maîtres aux écoles moyennes. — B. M. V.: Mouvement en faveur du relèvement des salaires. — Question d'assurance. — Assemblée générale. — Communications. — Démission du secrétaire. — Protestation.

Bernischer Lehrerverein.

Eine neue Taktik.

Eine für die Lehrerschaft befriedigende Lösung der Gehaltsfrage ist bisher in der Schweiz kaum irgendwo erzielt worden. Jedenfalls ist der Kanton Bern diesem Ziele auch mit dem Besoldungsgesetz vom 31. Oktober 1909 kaum um vieles näher gerückt. Wenn auch die mit der Annahme dieses Gesetzes abgeschlossene Besoldungsbewegung die bisher erfolgreichste und glücklichste war, so darf man nicht vergessen, dass ihr eine bisher beispiellos intensive und stetsfort noch andauernde Verteuerung der Lebenshaltung vorausgegangen ist. Das Haushaltbudget in der letzten Nummer des Korrespondenzblattes weist für eine sechsköpfige Lehrersfamilie eine Verteuerung seit 1900 im Betrage von über Fr. 600 nach. Dabei sind nur diejenigen Ausgabenfaktoren angegeben, für die eine authentisch berechnete Verteuerung nachgewiesen werden konnte. Eine Familie mit demselben Bestand und derselben Lebenshaltung wie vor 10—15 Jahren würde demnach heute kaum erhöhte Ersparnisse aufweisen, auch wenn die Gemeindebesoldung vielleicht seither um Fr. 200, die Staatsbesoldung um Fr. 400 zugenommen hätte.

Was heisst das anderes, als dass uns das neue Besoldungsgesetz wie alle seine Vorgänger gar

Société des instituteurs bernois.

Une nouvelle tactique.

Une solution satisfaisante de la question des traitements du corps enseignant ne peut guère être constatée en Suisse. Le progrès réalisé par la loi bernoise du 31 octobre 1909 est à peine sensible. Si le résultat de cette campagne a été favorable et si l'adoption de cette loi a couronné heureusement les efforts des intéressés, il ne faut pas se dissimuler que ce mouvement fut provoqué par un renchérissement énorme du prix de la vie, renchérissement qui, d'ailleurs, s'accroît encore actuellement. Le dernier numéro du Bulletin estime à fr. 600 annuellement le renchérissement de la vie depuis 1900 pour une famille d'instituteur de six personnes. On n'a relevé dans ce budget que les postes pour lesquels l'augmentation est notoire et facile à prouver. Cette famille, vivant actuellement dans les mêmes conditions qu'il y a 10 ou 15 ans, ne pourrait guère réaliser de plus fortes économies qu'autrefois, même si on admet que, durant ce laps de temps, le traitement se soit augmenté de fr. 200 pour la commune et de fr. 400 pour l'Etat.

En d'autres termes, la nouvelle loi sur les traitements, pas plus que ses devancières, ne constitue une amélioration effective de notre

keine *tatsächliche* finanzielle *Besserstellung* gebracht hat, nicht einmal eine Abschlagszahlung an eine solche, sondern nur einen Ausgleich gegenüber der zunehmenden Teuerung?

Und in der Tat, wo stehen wir heute mit unsern Fr. 1500—1900 resp. Fr. 1200—1600 Minimalbesoldung, die wir noch nicht einmal haben, die wir erst 1912 bekommen? Wir haben in der Eingabe vom Mai 1907 an den Grossen Rat verlangt, dass man uns wenigstens mit den Landjägern, den Briefträgern, Kondukteuren und den zwei untersten Kategorien der Angestellten der Bezirksverwaltung*) gleichstelle. Und der Betrag, den uns das neue Besoldungsgesetz gewährt, reicht ungefähr an die damaligen Besoldungen dieser Berufskategorien heran (die Minima, mit denen sich nun wohl die Hälfte der Lehrer zufrieden geben muss, noch nicht einmal). Aber während wir in mühsamem Kampf und mit gewaltigen Opfern um Gleichstellung mit den Kondukteuren und Briefträgern von 1907 rangen, haben diese auch eine erfolgreiche Besoldungsbewegung durchgeführt, die ihnen ebenfalls eine um circa Fr. 300 erhöhte Besoldung eintrug. So stehen wir heute wieder um ungefähr denselben Betrag hinter ihnen zurück wie 1907.

Wenn wir ferner bedenken, dass nach dem neuen Besoldungsgesetz der schweizerischen Bundesbahnen die Barrierenwärter, Haltestellenvorstände, Ausläufer der Kreisdirektionen, Portiers III. Klasse, Gepäckarbeiter, Drehscheibenwärter u. s. w. ungefähr das nämliche Einkommen erhalten wie der mit dem Minimum besoldete Lehrer (die erstern Fr. 1500—2300, die letztern Fr. 1500—2100); wenn wir uns vorstellen, dass die Putzerinnen und Wärterinnen der schweizerischen Bundesbahnen ungefähr so bezahlt sind wie unsere Lehrerinnen auf dem Lande (Fr. 1400 bis 1600), so haben wir wahrhaftig keinen Grund, auf unser neues Besoldungsgesetz allzu stolz zu sein, so froh wir auch — nolens volens — sein müssen, es glücklich unter Dach gebracht zu haben.

Wir sind also jedenfalls gegenüber 1894 und mehr noch gegenüber den spätern 70er Jahren in der gesellschaftlichen Stufenfolge um kein Stockwerk emporgeklettert, wir sind vielleicht eher um eines herunterkutschiert.

Haben wir Aussicht, dass es demnächst besser kommen könnte? Wenn wir bis zur nächsten kantonalen Besoldungsordnung ebenso lange zu warten haben wie vor der letzten, so dürfen wir vor 1925 nicht wiederkommen. Und es wäre dann erst noch die Frage, ob uns zu dieser Zeit eine gleich intensive Lebensverteuerung wie diesmal die besondere, für jedermann ein-

*) Bureaufräulein, Ausläufer u. s. w.

position materielle, pas même un prélude d'une amélioration; elle n'a fait que contrebalancer le renchérissement du prix de la vie.

Et de fait, où en sommes-nous avec notre traitement minimum de fr. 1500 à 1900 (1200 à 1600) que nous ne possédons pas encore, que nous ne toucherons qu'en 1912? Ne demandions-nous pas dans notre requête de mai 1907 à être traités au moins comme les gendarmes, les facteurs, les conducteurs et les deux catégories inférieures des employés d'administration de district*)? Le montant du traitement que nous octroie la nouvelle loi égale à peu près les appointements dont jouissaient ces employés en 1907. Cette comparaison ne se soutient même plus pour les minima auxquels la moitié des instituteurs sont obligés de se résigner. Et pendant que nous menions la pénible campagne de 1907 qui devait nous placer, au prix de sacrifices immenses, sur le même pied que les facteurs et les conducteurs de 1907, ceux-ci engageaient un mouvement de salaires qui augmentait leur traitement de fr. 300 environ. De la sorte, le traitement actuel des instituteurs est, comme en 1907, inférieur de fr. 300 à celui des employés précités.

Si nous comparons aussi les traitements des employés subalternes des chemins de fer fédéraux, gardes-barrières, desservants des haltes, commissionnaires des directions d'arrondissement, portiers de III^e classe, ouvriers aux bagages, aux signaux, etc., nous faisons la même constatation. Ils reçoivent un salaire égal ou supérieur au montant du traitement minimum des instituteurs (les premiers fr. 1500 à 2300, les derniers fr. 1500 à 2100). Si nous pensons en outre que les femmes de peine (récureuses) et les femmes gardes-barrières des chemins de fer fédéraux sont rémunérées aussi bien comme les institutrices de campagne (fr. 1400 à 1600), nous devons avouer que nous n'avons vraiment pas de motifs de nous enorgueillir de notre nouvelle loi sur les traitements, tout heureux que nous sommes — nolens volens — d'avoir réussi à la faire accepter par le peuple souverain.

A vrai dire, nous n'avons fait aucun progrès dans le domaine des améliorations de nos conditions matérielles d'existence; comparée à 1894 ou aux années 70, notre position marque peut-être un recul sur l'échelle économique.

Avons-nous la perspective que cet état de choses changera bientôt? Si nous en sommes à attendre aussi longtemps une nouvelle réglementation des traitements que la dernière fois, nous serons obligés de patienter jusqu'en 1925. Qui nous dit qu'à cette époque les conditions de la vie seront telles qu'une révision de la loi du

*) Demoiselles de bureau, commissionnaires, etc.

leuchtende Veranlassung, eine Neuordnung der Gehaltsverhältnisse zu verlangen, liefern wird.

Die Bescheidenheit, mit der wir bisher in solchen Fragen vorgegangen sind, wird uns auch nicht sonderlich zu Hülfe kommen. « Es sind zwar *erst* 13 Jahre her, » so begann unsere Eingabe von 1907 an den Grossen Rat, « dass der Lehrerschaft eine Besoldungsaufbesserung gewährt wurde, » und es hiess darin weiter: « Allein diese Aufbesserung war nicht eine ausreichende ... Die bisher erfolgten Besoldungserhöhungen, sowohl die von 1894 als die früheren, hatten jeweilen nur den Charakter einer vorläufigen Massnahme; sie waren nur berufen, der steten Verteuerung der Lebenshaltung einigermaßen zu begegnen. »

Man strebte also für diesmal eine *wirkliche ökonomische Besserstellung* an. Und nun gilt von der hinter uns liegenden Besoldungserhöhung genau das nämliche wie von den früheren. Wenn der Betrag der Erhöhung grösser war als je vorher, so war eben auch die Teuerung grösser und umfangreicher als je vorher

Und so können wir denn im Jahr 1925 wiederum ein bescheidenes und dringendes Gesuch an den Grossen Rat richten: « Es sind zwar erst 13 Jahre her (seit 1912), dass uns eine Besoldungserhöhung gewährt wurde allein sie war nicht eine ausreichende » Und dann würde man der schwärenden Wunde, um die wir zum Arzt laufen, damit er sie *heile*, wiederum wie 1875, wie 1894, wie 1909/12 ein Pflasterchen auflegen, das für den Augenblick, für den einen Tag die Schmerzen etwas lindert, die Wunde aber eher erweitert als heilt

Sollten wir unterdessen nicht daran denken, dass wir mit *einer andern Taktik* doch vielleicht weiter kämen? Sollte uns die Geschichte unserer bisherigen Gehaltsbewegungen nicht von dem völligen Versagen unserer Opportunitäts- und Augenblickspolitik überzeugt haben? Es sei damit keineswegs die Arbeit früherer Vorstände irgendwie bemängelt. Sie haben das jeweiligen Erreichbare mit ebenso viel Klugheit und diplomatischer Energie als mit Opfersinn zu erkämpfen gewusst. Aber sie werden mit uns darin zweifellos selbst einig gehen, dass uns die Zukunft — und zwar nicht eine allzu ferne Zukunft — uns unendlich mehr zu geben hat, als was wir von der Vergangenheit, jeweilen noch widerwillig genug, erhielten, und dass wir zu andern Mitteln greifen müssen, um vom Staat eine regelrechte Amortisation der recht beträchtlich angewachsenen Schuld, die die Vergangenheit uns gegenüber auf sich geladen und die sie nicht einmal zu verzinsen, geschweige denn zu amortisieren versucht hat, zu erzwingen. Und sie werden auch mit uns einig gehen, dass wir die Lehren unserer

31 octobre 1909 s'imposera impérieusement à tous comme une nécessité indiscutable! La modestie qui nous a caractérisés jusqu'à ce jour dans nos revendications légitimes ne nous sera pas d'un grand secours. Notre requête de 1907 au Grand Conseil contenait les passages suivants: « Il y a *à peine* 13 années qu'une augmentation de traitement a été accordée au corps enseignant. » Plus loin: « Mais cette augmentation était loin d'être suffisante Les augmentations accordées jusqu'ici, celles de 1894 comme les précédentes, n'avaient que le caractère d'un contre-poids au continuel renchérissement de la vie. »

Cette fois-ci, nous nous proposons *une réelle amélioration*. Malheureusement, l'augmentation obtenue a le même caractère que les précédentes, car la vie est devenue plus âpre que jamais, vu l'augmentation générale de prix de tous les articles de première nécessité

Faudra-t-il s'étonner si, en l'an de grâce 1925, nous nous présentons à nouveau devant le Grand Conseil avec une nouvelle supplique dans laquelle on lira: « 13 ans seulement se sont écoulés depuis la dernière augmentation de notre traitement (donc depuis 1912); mais cette augmentation était loin d'être suffisante » Alors sur la plaie béante que nous montrerons au médecin pour la *guérir*, on appliquera de nouveau, comme en 1875, en 1894 et 1912, un emplâtre qui calmera la douleur momentanément, mais qui, loin de guérir la blessure, ne fera que l'aviver encore

Ne pourrions-nous pas adopter *une autre tactique* qui peut-être nous rapprocherait du but? D'ailleurs, l'histoire de nos luttes en faveur de l'augmentation de notre traitement devrait nous avoir convaincus du peu de valeur de nos motifs d'opportunité et de notre politique du moment. Loin de nous la pensée de rappetisser le travail et le dévouement des comités précédents. Ils ont su obtenir tout ce qui était possible avec autant de sagesse et d'énergie que de sacrifice. Mais ils seront d'accord avec nous si nous prétendons que l'avenir — et un avenir pas trop éloigné — doit nous apporter infiniment plus d'avantages que ce que le passé nous a accordé en maugréant quelquefois. Ils comprendront certes que nous devons recourir à d'autres moyens pour obtenir de l'Etat une amortisation convenable de la dette vraiment considérable qu'il a laissé s'accumuler par le passé et pour laquelle il n'a jamais acquitté ni intérêts ni amortisations. Ces collègues ne nous dénieront pas plus le droit de prendre à cœur les leçons que nous ont données nos luttes économiques passées et de profiter des expériences faites par nos collègues d'autres pays dans des circonstances analogues aux nôtres. Un exemple:

eigenen Besoldungskämpfe beherzigen und uns die Erfahrungen zunutze machen, die unsere Kollegen in andern Ländern gemacht haben. Unsere deutschen Kollegen haben seit Jahren Besoldungen erkämpft, die in grossen Staaten, ja selbst in verschrienen Zentrumsländern, um Tausende von Franken über den unsern stehen. Sie haben prinzipielle Forderungen aufgestellt, die nicht sowohl in bestimmten Summen gipfeln, als vielmehr vom Staat eine gerechte Einreihung der Lehrer in die Gehaltsskala der Staatsbeamten verlangen, eine Forderung, die nicht für den Tag berechnet und nicht auf die «Teuerungen» zugeschnitten ist, eine Forderung, die vom Staat nicht ein paar Franken mehr oder weniger, die von ihm vielmehr *Gerechtigkeit* verlangt, *die mit ihm um eine Würdigung und Wertung der Lehrerarbeit ringt, wie sie der hohen Kultur-aufgabe der Volksschule angemessen ist.*

Es ist die *grosse konsequente Gleichstellungsbewegung*, die in Deutschland seit einigen Jahren den Gehaltskämpfen der Lehrerschaft einen ganz besonderen Charakter, einen Zug ins Grosse, einen mächtigen idealen Impuls verliehen hat. «Die Lehrervereine haben bisher,» so schrieb 1908 E. Fuss in einem grundlegenden Artikel zur bayerischen Gehaltsfrage, «als gut gehalten, das nach ihrer Meinung Erreichbare zu fordern. Wie weit uns die Politik des Erreichbaren gebracht hat, weiss jeder, der die Geschichte der Aufbesserungen kennt; wir gehören immer noch zu den allerletzten. Diese Tatsache enthält die Kritik der verfolgten Politik. Nicht der Gedanke: Was ist zu erreichen? darf die Führung übernehmen, sondern einzig und allein die Frage: Was ist recht? Und sobald das Rechte erkannt ist, muss es als Forderung aufgestellt werden, ohne jegliche Rücksicht und mit der Zuversicht des Glaubens, dass sich an seiner eisernen, unbeugbaren Natur doch endlich alle widerstrebenden Kräfte zerschellen werden. Die Vertretung des Rechtes gibt Mut und Kraft, die Vertretung des Erreichbaren entmannt. Wird das Rechte nicht sofort anerkannt, so hat es weder an Wert noch an Gültigkeit eingebüsst und die aus seiner Verwerfung entstehenden Folgen fallen auf jene zurück, die es an seinem Aufkommen hindern.»

Und als das feststehende Rechte betrachtet die deutsche Lehrerschaft die ökonomische Gleichstellung mit denjenigen Staatsbeamten, denen sich die Lehrerschaft nach ihrer Vorbildung, nach der allgemeinen Wichtigkeit des Amtes und nach der damit verbundenen Verantwortlichkeit an die Seite stellen darf. *)

*) Zur nähern Orientierung über die deutsche Gleichstellungsbewegung drucken wir den einleitenden Artikel aus der «Gleichstellungsnummer» der «Freien Bayerischen Schulzeitung», verfasst von dem ebenso tapfern wie ideal gesinnten Kämpfer Beyhl, in unserer heutigen Nummer ab.

nos collègues d'Allemagne ont su se créer dans les grands Etats, voire dans les contrées si discréditées où le Centre règne en maître, des traitements qui dépassent par milliers de francs nos modestes appointements. Ils ont formulé des exigences de principe qui visent moins une certaine somme que l'enregistrement officiel des instituteurs dans l'échelle des traitements des employés d'Etat, une exigence qui n'est pas basée sur le jour présent seulement, mais qui réclame avant tout de l'Etat *la justice qui veut faire reconnaître la dignité et la valeur du travail de l'instituteur appelé à remplir à l'école populaire la mission la plus délicate qui soit.*

C'est cette prétention très naturelle d'être placés sur le même pied que les employés d'Etat qui prête aux luttes économiques de nos collègues d'Allemagne un caractère tout particulier et leur donne un cachet de grandeur et une impulsion idéaliste très marquée. E. Fuss écrivait en 1908 dans un article de fond relatif à la campagne en faveur des traitements des instituteurs bavarois les lignes qui suivent: «Les sociétés pédagogiques ont cru jusqu'à présent qu'il était de bon ton de baser leurs revendications économiques sur le «réalisable». Tous ceux qui se sont intéressés à la question du relèvement des traitements savent ce que nous avons récolté de cette politique du «réalisable», nous arrivons toujours les derniers. Ce fait condamne de lui-même notre tactique passée. Ce n'est pas la question: Que pouvons nous obtenir? mais: Qu'est-ce qui est juste? qui doit diriger nos aspirations. Une fois qu'on a reconnu ce qui est juste, il faut en faire un principe, sans se laisser influencer par d'autres considérations, avec la foi inébranlable que ce principe, grâce à sa nature même, triomphera de tous les obstacles et que mille entraves n'arrêteront pas sa marche triomphante. La défense d'une cause juste nous infuse du courage et de la force; la perspective d'une chose possible à atteindre ne réagit souvent sur nous que comme un sentiment déprimant. Un principe de justice n'est-il pas reconnu de suite, eh bien, il n'a perdu ni en valeur, ni en qualité; est-il méconnu, les suites funestes de son rejet retombent sur ceux-là seuls qui s'entêtèrent à le combattre.»

Le corps enseignant allemand considère comme un principe fondamental de justice l'égalité de traitement des instituteurs et des employés d'Etat avec lesquels ils peuvent se comparer tant par leur culture que par l'importance de leur emploi et les responsabilités qui s'y attachent. *)

*) Pour donner un aperçu du mouvement en faveur du nivellement des traitements des fonctionnaires, nous reproduisons plus loin un article d'un numéro de la «Freien Bayerischen Schulzeitung». Cet article, dû à la plume d'un collègue distingué tant par sa généreuse hardiesse que par l'idéalisme élevé de ses vues, traite de l'égalité des fonctionnaires.

Sollte ein derartiges Vorgehen nicht auch für uns vorbildlich sein?

Mit den Beschlüssen der letzten Delegiertenversammlung und mit der Eingabe an die Sekundarschulkommissionen hat der B. M. V. (auf den Antrag des Schriftführers B. L. V.) unseres Wissens als der erste Lehrerverein der Schweiz den konsequenten Gleichstellungskampf begonnen. Die Mittellehrerschaft verlangt Gleichstellung mit den mittlern und höhern Klassen der bernischen Bezirksbeamten. Wo gedenkt sich die Primarlehrerschaft einzureihen? Ihre Vorbildung ist ungefähr gleichwertig mit der Vorbildung, die ein Gymnasium oder eine technische Mittelschule vermitteln. Sie hätte demnach Gleichstellung mit solchen Beamten zu verlangen, die den Ausweis einer solchen Anstalt oder einen annähernd gleichwertigen besitzen müssen, soweit die betreffenden Berufsgruppen nach ihrer allgemeinen Wichtigkeit und Verantwortung dem Lehrerstand an die Seite gestellt werden können. Dies mag etwa der Fall sein bei der IV. Besoldungsklasse der schweizerischen Bundesbahnen (Minimum Fr. 2500, Maximum Fr. 5500), in die freilich viele Beamte nach verhältnismässig kurzem Dienst aufrücken, die nie eine höhere Mittelschule besucht haben. Doch gehören in die V. Besoldungsklasse die Techniker I. und II. Klasse, die der 2. (Fr. 3300 bis 5300), der 3. (Fr. 3300—5000) und der 6. Gehaltsstufe (Fr. 2500—4200) zugeteilt sind. Zu der 3. Gehaltsstufe dieser Klasse gehören auch die Geometer II. Klasse, während die Architekten und technischen Beamten II. Klasse der 1. Gehaltsstufe (Fr. 3500—5500) zugewiesen sind.

Aus kantonalen Besoldungsdekreten kämen für den Vergleich insbesondere die Besoldungen der unteren und mittleren Klassen der Bezirksbeamten mit minimalen Endbesoldungen von Fr. 3800—5200 in Frage. Für die meisten dieser Beamten ist der Besitz des Notariatspatentes vorgeschrieben, ein Ausweis, der wohl ungefähr auf gleiche Stufe mit einem Primarlehrerpatent gesetzt werden kann. Wenn der Notariatskandidat vier Semester an der Hochschule studiert, so ist das nicht ein Studium wie dasjenige des Mediziners oder des Fürsprechers, da es keine andere Vorbildung als diejenige der fünfklassigen Sekundarschule zur Voraussetzung hat. Und wenn man heute Anstrengungen macht, den Notariatskandidaten zur Erwerbung der Gymnasialmaturität zu verpflichten, so machen andererseits auch die Lehrer Anstrengungen, ihre Berufsbildung durch den Anschluss an die Hochschule zu erweitern und zu vervollkommen.

Die niedrigsten Besoldungen der genannten Beamten erreichen nahezu den doppelten Betrag der Minimalbesoldung bernischer Primarlehrer.

Cette manière d'agir ne devrait-elle pas nous servir d'exemple?

Par les décisions prises à la dernière assemblée des délégués et par l'envoi de la requête aux commissions des écoles secondaires, le B. M. V. (sur la proposition du secrétaire du B. L. V.) a tenté le premier pas dans la voie des revendications pour l'égalité des traitements. A notre connaissance, c'est le B. M. V. qui, la première de toutes les sociétés suisses d'instituteurs, affiche ce principe d'égalité. Le corps enseignant secondaire demande à être rétribué comme les employés des classes moyennes et supérieures des administrations de district. Où l'instituteur primaire pense-t-il se classer? Son instruction, ses capacités correspondent à peu près à celles qu'on acquiert dans un gymnase et dans une école moyenne technique. Il aurait donc le droit d'exiger un traitement égal à celui des employés en possession du certificat de ces établissements, pour autant que ces catégories d'employés soient comparables aux instituteurs par l'importance de leurs fonctions et les responsabilités y relatives. Ceci peut être le cas pour les employés de la IV^e classe de traitement des chemins de fer fédéraux (minimum fr. 2500, maximum fr. 5500), classe dans laquelle figurent beaucoup d'employés n'ayant pas fréquenté d'écoles supérieures et qui avancent après un service relativement court. La V^e classe des chemins de fer fédéraux comprend pourtant les techniciens de I^{re} et de II^e classe, qui sont rangés soit dans la 2^e catégorie de traitements (fr. 3300 à 5300), soit dans la 3^e (fr. 3300 à 5000), soit dans la 6^e (fr. 2500 à 4200). Dans la 3^e catégorie rentrent aussi les géomètres de II^e classe, tandis que les architectes et les techniciens supérieurs rentrent dans la I^{re} catégorie (fr. 3500 à 5500).

Les décrets cantonaux sur les traitements des fonctionnaires nous offrent aussi matière à comparaison si nous prenons les fonctionnaires de district des classes moyennes et inférieures (de la II^e jusqu'à la VI^e classe) avec des traitements maxima de fr. 3800 à 5200. La plupart de ces postes impliquent une patente de notaire que nous considérons comme l'équivalent du diplôme d'instituteur primaire. Une objection: on dira qu'un notaire fait ses quatre semestres d'université; mais cela n'implique pas d'autres études préparatoires que la fréquentation d'une école secondaire de cinq cours. Oui, dira-t-on, n'est-on pas en passe d'exiger des candidats au notariat un certificat de maturité? Sans doute, mais les instituteurs s'appêtent à compléter leur instruction par des études universitaires.

Le traitement initial des employés précités est donc deux fois plus fort que le minimum des instituteurs primaires. Nous ne nous faisons

Das ist ein Gehalt, das wir selbstverständlich nicht von heute auf morgen erhalten werden. Aber wenn wir einmal soweit sind, dass man uns die Berechtigung dieser Gleichstellungsforderung zugesteht, so haben wir schon unendlich viel erreicht. Wir brauchen dann nicht mehr 13 oder 15 oder 20 Jahre zuzuwarten, bis wir «wiederkommen» dürfen, sondern der Staat hat dann so lange seine Pflicht nicht erfüllt, er hat so lange der elementarsten Gerechtigkeit nicht genügt, als er die zugestandenen Besoldungen nicht ausrichtet, und solange er das nicht tut, wird man es uns nicht verargen dürfen, wenn wir ihn immer wieder daran erinnern.

E. T.

Wir wollen unser Recht.

Aus Nr. 2 (1910) der Freien Bayerischen Schulzeitung. *)

Von Jakob Beyhl.

Es ist die grosse Sache aller Staaten
Und Thronen, dass gescheh, was Rechtens ist,
Und jedem auf der Welt das Seine werde,
Denn da, wo die Gerechtigkeit regiert,
Da freut sich jeder, sicher seines Erbs.
Und über jedem Hause, jedem Thron,
Schwebt der Vertrag, wie eine Cherubswache.

Schiller.

Wenn in hundert Jahren ein Kulturhistoriker die Geschichte des deutschen Volksschullehrerstandes schreiben wird, dann wird er finden, dass in den beiden Jahrzehnten um das Jahr 1900 herum im Lehrerstand ein denkwürdiger gesellschaftlicher Befreiungsprozess begann. Er wird feststellen, dass erst vereinzelt der Gedanke auftauchte, bis sich endlich die gemeinsame Bewegung mit elementarer Wucht entwickelte.

Seit hundert Jahren rangen die deutschen Lehrer um die Lösung aus unwürdigen Knechtesbanden. Bildungssehnsucht und Selbstverwaltungsideen waren die ersten Wegweiser im Zuge nach aufwärts. Dann kam Mitte des 19. Jahrhunderts der Zusammenschlussgedanke. Der gemeinsame Kampf schuf gemeinsame Fortschritte. Bildungszugeständnisse und Selbstverwaltungsanerkennungen folgten bruchstückweise. Die wirtschaftliche Notlage suchte man zu lindern im Vertrauen auf die Gunst der Landesgewalten. Man begnügte sich mit Erreichbarem. Man stellte bescheidene Kleinforderungen. Im Lohnkampfe fehlte jeder grosse und gemeinsame Zug, wie er in Bildungs-, Schulleitungs- und Rechtsfragen längst sich Bahn gebrochen hatte.

Da kam eine neue Zeit. Die soziale Frage wurde in den achtziger Jahren zum Kulturproblem der Nation. Und in Bismarcks und Wilhelm I. letzten Lebensjahren eroberte der soziale Gedanke die Kreise der Gebildeten und Regierenden. Die Lohnfrage aller Arbeitenden wurde zur Ehrenfrage der einzelnen Stände. Und der Gerechtigkeitsgedanke hielt seinen Siegeslauf durch alle edlen Gehirne. Alle Lohnkämpfe wurden zum Ringen nach gesellschaftlicher Höherwertung und höherer Achtung.

Aus diesem sozialen Grundzuge stammt der Gerechtigkeitsgedanke, mit dem die deutschen Staatsregierungen vor ihre Volksvertretungen treten, wo sie die dringend nötige Besserstellung der öffentlichen Diener

*) Wir empfehlen diese vorzüglich geschriebene Lehrerzeitung aufs wärmste. Erscheint in Würzburg. Preis halbjährlich 2 M.

pas d'illusion, nous n'atteindrons pas ce traitement du jour au lendemain. Mais si on reconnaît une fois nos bons droits, c'est que nous aurons déjà une victoire morale à notre actif. Nous ne serons plus obligés d'attendre 13 ou 15 ans avant de réclamer à nouveau. L'Etat comprendra qu'aussi longtemps qu'il ne paye pas les traitements qu'il reconnaît équitables, il ne remplira pas son devoir à notre égard. Aussi longtemps qu'il n'aura pas rempli ce devoir, il aura mauvaise grâce à s'impatience si on se permet de lui rappeler ses obligations à notre rencontre.

E. T.

fordern müssen. Und so ordnen im ganzen Reiche die Staatslenker die Lohntarife ihrer Diener nach dem Grundsatz: Gleiche Bildung, gleiche Wichtigkeit und Schwierigkeit des Dienstes, gleiche Bezahlung. Damit wird die staatliche Gehaltsstaffel zum Barometer der gesellschaftlichen Gliederung.

Auch die Volksschullehrer wurden mit hineingerissen in diesen gewaltigen Strom gesellschaftlicher Volkswicklung. Sie hatten am längsten auf Gunst und Gnade geharrt. Sie hatte man am längsten mit Bissen und Brocken gespeist. Fast sah es aus, als seien Lehrer wie Staatsleiter das so gewöhnt.

Aber plötzlich reckte es sich lichterloh empor: Gerechtigkeit, Gerechtigkeit! Es handelt sich um unsere Ehre! Wir wollen keine Gnade! Wir wollen unser Recht!

Der den Lehrerstand so plötzlich aus dem Träumen riss, das war der Staat selbst, indem er den Volksschullehrern zeigte, wie er seine andern Diener wertete und eingliederte. — Da reckten sich die Lehrer empor, die Scham im Gesicht und den Zorn im Herzen, und sagten den Staatsgewaltigen frei, dass ihre Geduld ein Ende habe. Und so begann überall der Kampf um das gute Recht!

Das war nicht nur in Bayern so. Das war überall so. Es handelte sich nicht um persönliche oder parteipolitische oder vereinstaktische oder sonstwelche kleinliche Dinge, sondern um ein gewaltiges Stück nationaler Kulturpolitik, von dem die Geschichte der Zukunft reden wird. Und es handelt sich nicht nur um eine reichsdeutsche Sache, sondern um ein internationales Stück moderner Kulturbewegung.

Der Gedanke der Gleichstellung mit standesgleichen Staatsdienern ist zuerst in Sachsen erwacht. Schon 1874 hat der brave Beeger die Einreihung in die Reihe der Unterbeamten abgewiesen. Dann schlummerte die Idee wieder ein. 1891 brach sie in Sachsen wieder empor. 1892 peitschte die Einreihung der Lehrer in die Klasse der Unterbeamten die Badener in die Höhe; 1897 begann dann dort der Kampf. 1899 erhoben die Württemberger in ähnlichem Verlangen die Hand. 1903 tauchte der Gedanke in Thüringen auf. 1906 schrieb der tapfere Beyer in Leipzig die grundlegenden klassischen Sätze für den Befreiungskampf der Sachsen. Im gleichen Jahre brachen die Hessen durch. 1907 entfalteten die Preussen und Thüringer die Fahne der Gleichberechtigung. Und 1908 flatterte das Banner der Gerechtigkeit durch das Land der Bayern.

Sehr bedeutungsvoll ist es, dass die Lehrerschaft vielfach unabhängig voneinander mit ihren Endgehaltforderungen auf etwa 4800 Mark kam als Gleichstellungssatz für jeden Lehrer. So liegt zurzeit in dieser Höhe die Forderung für eine auskömmliche und standes-